

Hommage rendu à Marcel Colignon par Pierre Bur.

« Tu sais Pierre, l'an prochain je ne serai plus là. Je me sens de plus en plus faible mais ce n'est pas grave ... l'important c'est Camille. Cela fait quelques années que tu m'as dit ça Marcel ! Tu m'annonçais ta prochaine disparition, avec le plus grand calme. Ta seule préoccupation était ta chère Camille.

« Pas grave » me disais-tu ? Oh que si c'est grave mon cher Marcel. Ça l'est pour Camille, ça l'est pour tes enfants et petits enfants, ça l'est aussi pour nous que tu honorais de ton amitié.

Je te disais toujours que tu étais notre sage. Souvent lorsque j'avais une décision à prendre au sein de l'amicale, je me retournais vers toi et j'attendais ton assentiment. J'aimais ta manière d'acquiescer et même celle de me mettre en garde, contre telle ou telle décision. Tu le faisais avec tellement de doigté de tact et d'amitié.

Souvent, lorsque j'étais amené à prendre la parole, tu m'adressais discrètement, un petit compliment furtif. Tu ne peux savoir combien, intérieurement, j'étais fier de ton appréciation. C'était ta manière de me renouveler ton amitié et je le savais. Mais tu vois, si je le pouvais, j'échangerais tous les compliments du monde, à cet instant même, contre un simple regard complice de ta part.

J'ai parlé d'amitié ! Il y a fort longtemps que tu en connais le sens. Il t'en a fallu dans ta vie de Résistant et dans ta vie de Déporté. Les seuls aspects de ta vie d'ailleurs, que je me permettrai d'évoquer en ce jour de deuil. Les autres aspects appartiennent à tes proches. Dans ta jeunesse tu as eu deux amis. Deux immenses amis : Le Général Loyet qui à l'époque était le responsable de ton groupe dans la Résistance et Jacques Moignet dont tu as épousé la sœur Camille.

En compagnie de ton ami Jacques, tu t'es engagé très tôt dans l'action résistante, tu avais 22 ans. Malgré ton jeune âge tu as su te montrer tout particulièrement efficace :

Réception des parachutages, répartition et transport des armes, observation des mouvements allemands dans la zone de Picardie, transmission des renseignements à Londres, fabrication de faux papiers et j'en oublie certainement.

Pour un seul de ces chefs d'inculpation, on était fusillé à cette époque. C'est ce à quoi d'ailleurs, vous vous attendiez tous les deux en cas d'arrestation. Mais ferme, était votre détermination. Vous avez suivi votre voie jusqu'au bout, jusqu'à cette trahison qui vous a fait tomber entre les mains de la Gestapo.

C'est le 22 août 1943 que la Gestapo de Lille est venue « cueillir » les deux complices que vous étiez.

En vertu du principe, et là, je reprends tes propres paroles, « Qu'il vaut mieux dire quelque chose de faux, mais précis et incontrôlable, que de ne rien dire ; mais qu'il faut aussi ne jamais déborder de sa position, quelle que soit la peur qu'on éprouve. » tu as pu surmonter toutes les monstruosité dont la Gestapo avait le secret et dont elle t'a gratifié. Jacques de son côté, en fit de même puisque vous vous en étiez convenus. Les coups, la torture, alternés de plages de relâche, pour recommencer de plus belle, histoire de vous faire craquer n'ont eu raison ni de votre ténacité ni de votre courage. Vous n'avez pas craqué !

Aujourd'hui on dirait pour exprimer notre admiration : Chapeau vous deux !

A propos de Jacques tu rapportes ceci dans tes mémoires :

« Mes nerfs sont à bouts et j'ai peur pour Moignet qui est resté là-bas. Je l'entends alors qui rentre et je le vois passer devant moi, longue silhouette sale, sans contour précis. Je pense que son attitude lui a valu des coups plus rudes et plus prolongés que les miens. Ils se sont acharnés sur lui, le croyant plus faible. »

Que d'amitié dans ces propos ! Tu avais, avant toute chose, le souci de ton ami. Non je ne peux vraiment pas te dissocier de lui dans mes propos. On ne dissocie pas les deux doigts d'une main.

Votre calvaire ne devait pas s'arrêter là. Après une année passée en prison ce fut l'internement à Compiègne, plaque tournante de la Déportation. Et de là, le 17 août 1944 toujours avec Jacques, ce fut le départ pour l'Allemagne. On vous jeta dans un de ces horribles trains qui se transformaient en tombeau, au fur et à mesure de leur avance vers les camps de la mort. Buchenwald fut le vôtre. Buchenwald et sa carrière, Buchenwald et ses appels qui duraient des heures interminables, ses pendaisons, sa jungle où il était difficile de survivre, Buchenwald où durant trois semaines infernales, vous alliez vivre dehors, sous la pluie et dans le vent dans des conditions épouvantables... et même sous un bombardement.

Le 14 septembre nouveau transfert, toujours avec Jacques, vers un camp satellite : La mine de sel de Stassfurt.

Travail de jour ou de nuit pendant 12 heures. Nourriture plus qu'insuffisante et de qualité douteuse. Brimades des SS et des kapos, punitions injustifiées, froid, faim, tout cela a fait qu'en décembre tu es atteint d'une sorte de paralysie totale qui te rend inapte à tout travail. C'est l'épuisement total. Tu es pratiquement mourant.

Il se produit alors un miracle, on ne te laisse pas mourir sur place mais on te rapatrie sur Buchenwald. Cela te sauvera.

C'est un grand médecin français, lui même déporté qui te soignera et ce, avec très peu de moyen. Je t'ai toujours entendu lui rendre grâce. Car, non seulement il t'a sauvé mais il a fait en sorte que tu ne tombes pas entre les mains de ces médecins de l'horreur qui pratiquaient des expériences sur les déportés en fin de vie. Et toi, tu étais en fin de vie mon cher Marcel.

Rétabli, tu fais tout pour revenir à Stassfurt. Tu veux absolument rejoindre ton ami Jacques. Ce sens aigu de l'amitié tu l'avais vraiment chevillé au corps! Tu n'as malheureusement ou heureusement, qui sait, pas réussi dans ton entreprise de rapprochement avec lui.

Peut-être que, permets moi de rêver, si tu avais réussi, tu aurais pu lui éviter d'être abattu au bord d'une route du côté de Kossa. ...? Mais ne refaisons pas l'histoire.

C'est alors que tu es affecté dans un autre kommando. A Springen... une autre mine de sel. Tu y séjourneras plusieurs mois, sans jamais en sortir. Avec tes nouveaux compagnons d'infortune, tu seras contraint de manger et de dormir au fond de la mine. Plus de trois mois sans voir le jour. Ceci, ajouté aux autres mauvais traitements, aux privations et au travail forcé, font que tu frôles une nouvelle fois la mort.

Devant l'avancée de l'armée américaine Springen est évacué. Retour à Buchenwald... à pieds. Un nouvel enfer commence. Ne me disais-tu pas que dans la montée de Weimar à Buchenwald, il y avait sur 8 kilomètres un cadavre tous les 10 mètres ?

Tu as vécu aussi cela Marcel. Je me devais de le rappeler à tous tes amis ici présents. Ils connaissent certes tes qualités de cœur, mais ont ils bien réussi à faire le tour de tes souffrances passés dans les camps dits de la mort lente?

La République a tenu à récompenser tes états de service pour ton action et ta Déportation. Elle t'a nommé sous-lieutenant et fait Officier de la Légion d'Honneur. C'était la moindre des décisions qu'elle ait pu prendre quand on connaît l'homme exemplaire que tu as été dans l'adversité.

Sache que nous t'aimions Marcel, nous aimions celui qui était devenu notre porte-drapeau, au sens propre du terme comme au sens figuré. Nous avons pour toi outre cette amitié solidement enracinée due à notre parcours commun dans les camps, un profond respect... non, non Marcel ne te récrie pas ... c'est vrai, et ce n'est pas dû à tout le monde.

Nous nous inclinons respectueusement, profondément, devant la douleur de Camille, de tes enfants et petits enfants. Nous les embrassons de tout notre cœur meurtri par ta disparition.

Notre drapeau... ton drapeau que tu as tant et tant porté va s'incliner sur ton cercueil et sans vouloir blasphémer en ce lieu saint, qu'il te bénisse Marcel.

A bientôt mon ami je te le promets ».

Hommage rendu à Marcel Colignon par Philippe Duclercq,

« Marcel,

C'est un ami dans la peine qui, selon le souhait de Camille, s'adresse à toi. Nous sommes deux enfants d'Abbeville où tu es né le 13 novembre 1922, alors je suis de deux ans ton aîné.

Nous nous connaissons pour avoir fréquenté le même collège Courbet où tu as fait tes études de 1931 à 1940. Muni du baccalauréat Philo, tu devais poursuivre des études de lettres supérieures et d'histoire à la faculté de Lille ; la guerre t'a obligé à les abandonner en 1942.

Notre amitié n'a fait que s'affirmer au fil des années avec un grand parfum d'admiration.

Dans l'opuscule que tu as publié en 1996 et que tu m'as offert « De la résistance à la liberté » tu relates avec précision la période des débuts de l'occupation allemande en 1940. Toi et tes amis sûrs et décidés, comme André Loyer, Jacques Moignet, êtes déjà des résistants en 1940. Des contacts naissent entre le réseau d'évasion « Pat O'Leary » de l'abbé Pierre Carpentier et le réseau de renseignement « Béarn » dont vous êtes membres.

Mis en sommeil en mars 1943 à la suite d'arrestations, ce réseau reprend ses activités en mai 1943. Sur dénonciation, Jacques Moignet et toi, êtes arrêtés le 22 août 1943, toi à ton domicile 49 rue Ringois par la Gestapo de Lille. Vous connaissez la prison d'Abbeville jusqu'au 30 mars 1944. De nouveau arrêtés le 20 juillet 1944 (donc après le débarque-

ment Allié en Normandie, tu retrouves pour la 2^{ème} fois la prison d'Abbeville, puis celle d'Amiens. En août, transférés au camp de Compiègne vous êtes déportés à Buchenwald où vous arrivez le 21 août 1944.

Les deux amis sont séparés en novembre 1944. Tu survivras, il était temps, au camp de Buchenwald libéré le 11 avril 1945 par l'armée américaine, alors que ton ami Jacques Moignet sera abattu le 16 avril sur « La Marche de la Mort ».

Le 10 mai 1945, tu retrouves enfin Abbeville et les tiens. Ton retour de déportation est salué par tous, tout en partageant l'immense chagrin à la nouvelle, différée, de la mort cruelle de ton ami Jacques Moignet, à la veille même de la fin de la guerre.

En épousant la sœur de Jacques, Camille Moignet, le 21 septembre 1946, tu consacrais cette amitié en amour de votre couple qui donne vie à trois enfants, 7 petits enfants et 8 arrière petits enfants.

Depuis 1942, tu étais entré, sur les traces de ton père, dans la vie professionnelle du commerce des viandes. A ton retour de déportation, tu as repris des forces afin de poursuivre le cours de tes activités dans la France libérée, jusqu'en 1965 au comptoir picard du porc comme directeur gérant, puis de 1965 à 1980 au comptoir picard des viandes comme fondateur directeur général.

Nombreuses sont les fondations de sociétés génératrices d'emploi au sein de l'Union de la boucherie et pour l'exploitation de l'abattoir d'Amiens, dont tu es le fondateur.

Hommage vient d'être rendu ce matin à la place que tu as prise avec tant d'autres martyrs qui t'ont précédé pour restaurer l'honneur de la France en offrant leurs sacrifices jusqu'au don de la vie.

Les reconnaissances militaires, les croix et les médailles, sont les signes sensibles de la part que tu as choisie d'assumer pour le salut de la patrie et la liberté de tous.

Légion d'honneur, Croix de guerre, citoyen d'honneur de la ville d'Abbeville.

Tu as dominé les marques de l'épreuve en poursuivant des engagements dans les services civils, y manifestant ton sens du devoir jumelé avec la prise de risques. On savait pouvoir compter sur toi en te confiant des fonctions majeures de responsabilités comme la Chambre de Commerce, le Tribunal de Commerce, le Conseil des Prud'hommes, la fédération du patronat, le Lion's Club, la Société d'Emulation d'Abbeville et j'en oublie, tous si bien représentés à cette cérémonie.

Il faut rendre hommage à la place que tu as tenue, souvent avec Camille, dans le devoir de mémoire, infatigable témoin d'heures douloureuses pour montrer à la jeunesse de notre temps le sens du devoir, l'amour de la Patrie, la pratique de la Fraternité. Jusqu'au

bout, dépassant tes limites physiques, tu as participé aux cérémonies officielles, aux contacts avec les collégiens, aux assemblées des sociétés patriotiques.

Au nom de nos amis défunts et vivants d'Abbeville, je crois bon de rappeler que le 1^{er} mars, tu étais venu de Vignacourt, ou vous avez choisi avec Camille de résider, pour l'assemblée générale de l'Association autonome des anciens déportés, internés et familles, résistants et politiques d'Abbeville et ses environs. Officialisée récemment sous la présidence d'un fils de déporté, François Carouge, tu en as été le cofondateur à ton retour de déportation en voulant sauvegarder l'unité devant le risque de fracture selon les courants politiques de l'époque. Il y a 50 ans que l'unité est gardée. Tu en es et sera toujours pour nous le Président d'honneur.

Excusez-moi d'ajouter un souvenir bucolique, l'image sympathique que je garderai de toi, Marcel :

Ce marcheur solitaire sur le sable de Quend-plage où tu aimais aller te ressourcer, marcher vers la baie de Somme et au retour charger dans tes bras des morceaux de bois gorgés de sel, ramassés parmi les rejets de la mer. Encore le sel, mais marin.

L'horreur voulue par les criminels nazis, l'horreur découverte par tant de victimes et vécue comme un calvaire, mais l'horreur vaincue par le courage et l'espérance. Cette déportation, tu l'as racontée et écrite fidèlement comme une mise en garde contre un mal qui nous guette, mais heureusement transcendée par l'humble grandeur de ton témoignage, car tu as prouvé que la vie est belle grâce à la grande et chaleureuse sensibilité de ton âme et à la solidité de ta volonté.

Je savais qu'en prenant la parole ce matin, mon propos serait vain pour acquitter ma dette d'amitié.

*Tu as connu la résistance et la déportation, Marcel,
Tu es plus qu'un ancien résistant et ancien déporté,
Tu es un résistant et un déporté pour la vie éternelle.*

*Marcel, nous t'avons souvent dit merci,
Nous te disons encore merci,
Nous continuerons à te dire merci.*

Repose en Paix ».